N° 6 Mars 1946

COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous *(HENRI, Comte de Paris)*

LETTRE OUVERTE AUX JEUNESSES SOCIALISTES

"Nous ne croyons pas à la violence"

— C'est pour toi, André, que j'écris.

Pour vous aussi, Philippe, Pierre, Jean, Daniel, mes camarades de Résistance et d'exil, socialistes, communistes, trotzkystes. J'écris ces lignes le cœur rempli des souvenirs de nos luttes, de nos défaites et de nos victoires communes. Et je suis triste de vous avoir perdus...

— Il fallait bien que cela arrive un jour. Cette éphémère union n'était qu'une trêve. Ces paroles de compréhension et de concorde que nous avons échangées, cette bonne volonté réciproque, dont notre « Courrier » s'est fait le promoteur et l'écho depuis plusieurs mois se sont évanouies au premier appel de la haine.

VOUS AVEZ ATTAQUE

— Sous couleur de combattre le « fascisme » (mais qui s'y trompera ?) vous avez déclaré aux jeunes royalistes une guerre que vous voulez sans pitié.

— Vous avez attaqué, et nos camarades du « Centre royaliste de formation politique », réunis pour étudier en commun les principes d'un gouvernement juste et généreux, se sont trouvés jetés, bien malgré eux, dans une sanglante bagarre.

Vous avez attaqué. Le premier sang a coulé ; les premières blessures ont été légères à nos corps, mais profondes dans nos âmes.

— Je sais, pour vous bien connaître, peser à son juste poids votre ardeur et votre aveugle discipline. Je sais que vous ne pouviez que répondre « présent » à l'appel de vos chefs vous lançant au combat « pour exterminer sans pitié les fascistes, ennemis de la classe ouvrière ».

— Mais vous ne pouviez pas, au fond de vous-même, être dupes d'une telle formule, vous qui savez nos plus intimes pensées, et vous aussi, Roger, Maurice, militants d'extrême-gauche, qui avez été reçus en frères à la Mesnie et qui en êtes repartis surpris et émus de tout ce que vous veniez d'y découvrir.

— Et pourtant vous avez obéi et vous obéirez encore aux mots d'ordre de haine, sans comprendre la cruelle ironie d'un combat qui vous rend, au nom de la liberté, plus intolérants que tous les fascismes contre lesquels nous luttions hier côte à côte.

— Et pourtant, souvenez-vous ! Nos chants dans la nuit, autour du feu ; cet élan qui nous poussait l'un vers l'autre, nous tous, venus de tous les horizons de la politique, et nos mains unies fraternellement, crispées à ne plus se désunir... Comme tout cela est loin, maintenant, mes camarades.

NOUS NOUS BATTRONS...

— Nous nous battrons, si vous y tenez.

— Nous nous battrons avec nos poings, avec nos corps, avec nos cœurs ; croyez-vous que cela soit si difficile ?

— Nous nous battrons, s'il le faut ; parce que notre idéal nous tient au corps, qu'il se nourrit du pain du présent, qu'il s'incarne en nous de telle sorte qu'on ne saurait nous l'arracher sans nous arracher notre vie, lambeau par lambeau.

— Nous nous battrons, parce que nous sommes des hommes, et que nous croyons qu'un homme ne mérite de vivre que lorsqu'il se donne tout entier à un idéal qui le dépasse, qui le dévore.

— Nous nous battrons, si l'on nous y contraint, car il importe moins de triompher que de se battre.

Et pourtant

NOUS NE CROYONS PAS A LA VIOLENCE

— Qu'on ne nous accuse pas de lâcheté...

Mais une révolution, comme celle que nous portons en nous, ne se joue pas sur un coup de dés.

La violence est une tentation vaine, qui n'apporte avec elle que rancœur et qu'amertume.

Qu'on ne nous accuse pas trop de prudence !

Notre jeunesse n'aime l'action qu'imprudente. Mais il ne s'agit pas de donner libre cours à ses nerfs, il s'agit de garder ses muscles bandés pour une lutte persévérante, épuisante, infinie.

— Si nous dépensons nos forces dans une violence extérieure et désordonnée, si nous donnons le meilleur de nous-mêmes au stérile plaisir de détruire, où puiserons-nous les forces nécessaires à l'immense tâche de reconstruction qui reste notre vrai domaine, notre unique espoir, notre seul but ?

— Nous ne croyons pas héroïque de briser quelques chaises, de fendre quelques crânes, de dresser un mur de haine entre nous et d'autres jeunes, nos compagnons de travail ou d'études — sous prétexte qu'ils cherchent le salut commun par d'autres voies que nous.

— La violence est inutile. La haine n'appelle que la haine, et la révolution que nous ferons, que nous préparons en nous et autour de nous, patiemment, obstinément, généreusement, ne sera pas l'œuvre de bourreaux, mais d'apôtres.

— Nous aimons la lutte, mais nous la voulons lucide et loyale. Nous aimons la lutte, mais nous haïssons la guerre, et par-dessus tout la guerre civile. Combien de révolutions sont mortes de ne l'avoir pas compris !

— Nous aimons la lutte — mais — je l'écris ici à l'usage de tous — jamais nous ne prendrons l'initiative de la violence.

— Croyez-vous qu'il nous soit difficile de lancer 150 jeunes gens à l'assaut d'une réunion socialiste ou trotzkyste ? Croyez-vous qu'il ne faille pas plus de courage pour nous contraindre à un labeur obscur et ardu de formation personnelle que pour fomenter une bagarre où la victoire même ne nous grandirait pas ?

— Une fois pour toutes, nous refusons la violence comme moyen d'action politique, nous la bannissons de nos mœurs, nous la condamnons, de quelque formule qu'elle se réclame.

— En entrant chez nous, le jeune royaliste s'engage sur l'honneur

« à montrer toujours et envers tous une parfaite estime ;

« à pratiquer la plus grande charité sociale, à l'exclusion de tout parti-pris préjugé ou haine de classe. »

Cette volonté d'union, cette persévérance à dominer les luttes partisanes, elle est gravée en nous, elle s'inscrit dans chacun de nos actes.

— Les militants marxistes, nourris de matérialisme, peuvent

tenter d'étouffer l'esprit par la force.

— Nos amis, imprégnés des hautes leçons de l'histoire et de la chrétienté, savent que l'esprit finira par triompher.

NOUS NE SOMMES PAS DES PARTISANS...

— L'apparente supériorité des hommes de parti, c'est qu'il leur suffit d'être les plus forts pour imposer leurs conceptions.

— Notre doctrine, à nous, a plus d'exigences. Il lui faut l'accord de tout un peuple.

— Le capitalisme ne vit que par l'anarchie économique, le marxisme par l'injustice sociale, la démocratie par la division partisane.

— La Monarchie ne veut s'établir que sur l'union de tous les Français, paysans et ouvriers, intellectuels et travailleurs. Elle ne peut durer que par l'ordre économique, la justice sociale, l'unité de tous les hommes de bonne volonté.

— Et, ces hommes, ce sont avant tout les militants, ceux mêmes qui aujourd'hui nous combattent parce qu'ils ignorent ce que nous sommes. Nous comptons pour rien ceux qui, dans notre détresse présente, restent indifférents aux problèmes politiques.

— Ceux-là seuls seront aptes aux postes de direction, qui ont lutté et qui luttent encore avec courage et qui tendent vers le même but que nous par des voies différentes.

Nous avons appris à les estimer, et nous voulons leur garder cette estime, à travers leurs erreurs, dans l'attente du jour où ceux qui ont lutté des deux côtés de la barricade comprendront enfin que leurs discordes les unissent plus encore qu'elles ne les divisent. Partant d'une même révolte en face d'une société corrompue, ils obéissent à la même soif de justice, à la même volonté de bonheur qui nous anime et nous donne encore le courage de vivre.

— Ils redeviendront alors des compagnons, s'ils ont su rester des adversaires dignes de se respecter.

⁂

— Voilà ce que je voulais tenter de vous
— Je voudrais que vous m'entendiez, en dire, André, Philippe, Pierre, Jean, Daniel, et tous les autres — mes camarades.
souvenir des heures d'autrefois, que vous y répondiez d'un même élan, d'un même cœur, et qu'à nous tous — au-dessus des querelles qui nous déchirent — nous reformions un jour, de nos mains jointes, la chaîne, la longue chaîne des jeunes de bonne volonté.

Maurice COLINON,
Mesnagier,
arrêté par la Gestapo le 29 mai 1944,
déporté rapatrié.

CENTRE ROYALISTE DE FOMATION POLITIQUE

Permanences :

Mardi, jeudi, samedi, 17 à 19 heures : Hôtel des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, VI[e] (angle rue Danton, métro Odéon), Salle C.

Conférences de formation politique :

Jeudi, 20 h. 30 : Salle des Horticulteurs de France, 84, rue de Grenelle, VII[e] (métro : Bac).

Cours de propagandistes :

Lundi, 20 h. 30 : Hôtel des Sociétés Savantes, Salle G.

ADHESIONS :

Membres d'honneur (5.000 fr.); correspondants (300 fr.); auditeurs (50 fr. + 30 fr. par mois); adhérents (50 fr. + 20 fr. par mois).

Les versements sont reçus aux permanences, aux réunions ou par mandat-poste adressé à M. Paul KEMPF, 2, rue Emile-Faguet, XIV[e].

Abonnements au bulletin intérieur : « Nouveau régime » : un an : 400 fr.; six mois : 200 fr.

VIOLENCE ET INCONSCIENCE

LE POPULAIRE écrit :

DES PROVOCATEURS ROYALISTES MIS A LA RAISON

Le « Centre Royaliste de Formation Politique » (qu'ils disent !) avait convoqué ses « troupes », hier soir, à la salle de Géographie.

Le but avoué et proclamé, par tracts, était, tout simplement, de commémorer le 6 février !

La salle était comble, les organisateurs se rengorgaient. Mais des mouvements divers indiquèrent rapidement qu'au moins les deux tiers de l'assistance étaient décidés à ne pas tolérer pareille provocation.

Et lorsque arriva l'heure de la contradiction, ces messieurs, logiques avec eux-mêmes, prétendirent s'opposer à ce qu'on respectât une tradition si vulgairement démocratique.

Nos camarades des Jeunesses socialistes durent, pour s'imposer, les mettre à la porte.

Ce qui fut fait en dix minutes.

Et la réunion continua, dans le calme, clôturée par une vibrante *Internationale*.

A la sortie, toutefois, des incidents se produisirent. La police se montra un peu nerveuse — sans discernement. Des camarades furent malmenés... et arrêtés.

Ils devaient être rapidement relâchés peu après, grâce à l'intervention de notre camarade Vergnolles, conseiller municipal du quartier.

(8 février 1946).

LE MONDE affirme :

« Au cours d'une réunion monarchiste organisée hier soir à la Salle de la Société de Géographie, des manifestations se sont produites. La police a dû faire évacuer la salle et a procédé à l'arrestation d'une cinquantaine de manifestants parmi lesquels se trouvaient 24 socialistes, 5 communistes et 8 monarchistes. Tous ont été relâchés après vérification de leur identité. »

(9 février).

LE CENTRE ROYALISTE DE FORMATION POLITIQUE COMMUNIQUE :

Des comptes rendus erronés ayant été publiés par divers journaux du 8 février sur les incidents qui se sont produits la veille dans la Salle de la Société de Géographie, le Centre Royaliste de Formation Politique, qui n'a rien de commun avec aucun groupement antérieur, tient à préciser :

1° que cette réunion n'avait pas pour but la commémoration du 6 février 1934, mais qu'elle était la huitième des conférences hebdomadaires de formation doctrinale organisées tous les jeudis depuis le mois de décembre 1945,

2° que l'agression dont ont été victimes les organisateurs et un grand nombre de leurs amis n'a eu pour prétexte aucune phrase relative ni aux événements du 6 février 1934, ni aux responsabilités de la III[e] République dans la défaite de 1940,

3° que les agresseurs ont au contraire abusé du droit de parole que les monarchistes accordent toujours à tous ceux qui le demandent,

4° que cette agression, nettement préméditée et que rien ne justifiait, a été perpétrée par des individus venus dans l'intention de créer du désordre. Plainte a été portée contre eux et il appartient maintenant à la Justice française de les rechercher et de les punir.

(8 février).

Un simple village de chez nous déjà se dérobe si nous ne renonçons pas, pour lui, au reste du monde ; si nous ne rentrons pas dans ses traditions, dans ses coutumes, dans ses rivalités, nous ignorons tout de la patrie qu'il compose pour quelques-uns.

⁂

« La grandeur d'un métier est peut-être, avant tout, d'unir les hommes. Il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines. »

⁂

Etre homme, c'est précisément se sentir responsable. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde.

Saint-Exupéry.

LE CENTRE ROYALISTE DE FORMATION POLITIQUE PORTE PLAINTE

A Monsieur le Doyen
des Juges d'Instruction
Palais de Justice - Paris.

Monsieur le Doyen,

Agissant tant en mon nom personnel qu'en qualité de Président du « Centre Royaliste de Formation Politique », associatoin régie par la loi de 1901, déclarée à la Préfecture de Police le 24 décembre 1945 et dont le siège est à Paris, 14[e] arrondissement, 2, rue Emile-Faguet, j'ai l'honneur de vous exposer les faits suivants :

Depuis la constitution de l'Association, une réunion privée a lieu chaque jeudi à 20 h. 30. Le jeudi 7 février 1946, la réunion avait lieu salle de la Société de Géographie, 184, bd St-Germain, et le conférencier prévu devait traiter de « l'Autorité ». Avant qu'il eût pu prendre la parole, et alors que je venais de dire quelques mots sur le thème suivant : « La Monarchie est-elle encore possible ? », un contradicteur demanda la parole, qui lui fut accordée.

Celui-ci, se réclamant aussitôt du Parti Communiste Internationaliste, Section française de la IV[e] Internationale (parti trotskiste), fit un discours incendiaire qu'il termina en invitant ses camarades à se lever et à expulser les jeunes royalistes. A ce mot d'ordre, environ cent cinquante individus répartis dans la salle avec une méthodique stratégie, se dressèrent et, au chant de l'*Internationale*, montèrent à l'assaut de la tribune. Une bagarre s'ensuivit, au cours de laquelle plusieurs jeunes gens appartenant à l'Association furent sérieusement blessés.

C'est ainsi, notamment, que je fus transporté ensanglanté à l'hôpital Laënnec.

Ces faits révèlent une volonté d'agression manifeste et une atteinte grave apportée à la liberté de réunion et d'expression; ils sont de nature, en outre, en raison des coups portés à un certain nombre d'étudiants membres de l'Association et à son Président, à constituer le délit de coups et blessures volontaires, avec circonstances aggravantes, prévu et puni par les articles 309 et suivants du Code Pénal.

C'est pourquoi j'ai l'honneur de porter plainte entre vos mains contre X... et entends me constituer partie civile, tant en mon nom personnel qu'au nom de l'Association, offrant de verser telle consignation qu'il vous plaira fixer.

Mon Conseil est M[e] de La Pradelle, Avocat à la Cour, 2, rue Lecourbe, Paris (15[e]).

Je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur le Doyen, l'expression de mes sentiments respectueux.

Paul KEMPF.

— Nos amis concluront d'eux-mêmes.

LE SPLENDIDE ISOLEMENT

Les journaux et les déclarations ministérielles de la semaine nous reportent à l'aimable époque où Proudhon nous promettait en valeureuses tirades la béatitude et la fraternité par la voie de la toute puissante production.

Il semble cependant raisonnable de chercher au malaise actuel des origines autres que le rétablissement de la carte de pain ou la pénurie de charbon. Le pays est malade d'hémorragie interne; pour employer une expression à la mode : il se désintègre. Dans le climat actuel où le Français est un étranger pour le Français, l'homme incompréhensible pour l'Homme, on prêche partout la réconciliation générale !...

Connaît-on des Parisiens qui entretiennent avec leurs voisins d'immeuble des relations autres que celles — de stricte courtoisie — échangées dans l'escalier ? Le militaire pense militaire, le paysan paysan, le juge de paix juge de paix.

Rien de commun entre l'intellectuel de la Rive Gauche et le petit commerçant du Faubourg Saint-Antoine, entre le métallo de Boulogne-Billancourt et le bourgeois d'Auteuil. Il y a plu grave : 7 millions d'ouvriers et quelques dizaines de milliers de patrons s'épuisent en luttes stériles à force de se jeter à la figure les épouvantails tragiquement ridicules du « meneur rouge » et de « l'homme des trusts ». La France deviendrait-elle une Inde moderne, mosaïque désordonnée dont chaque caste tiendrait les autres pour intouchables ?

Par ironie du sort, les facteurs modernes de concentration et de spécialisation à outrance qui devaient rapprocher les hommes en les rendant plus étroitement interdépendants, n'ont fait que les séparer. On se prend à regretter l'antique communauté de la villa gallo-romaine où le colon, sa famille, ses serfs et ses clients vivaient intimement de la même vie...

L'heure n'est pas aux regrets, encore moins à un abstentéisme désuet; la philosophie de la « tour d'ivoire » n'est plus de mise. On a sacrifié sur l'autel de la liberté la cellule sociale qu'était la corporation. De grâce, qu'on nous mette, pour la remplacer, un instrument entre les mains et qu'on s'en serve... Cet instrument est à notre portée; l'Entreprise, seul foyer capable de malaxer malgré eux les hommes de les unir pour le travail et pour la lutte. Il est curieux de constater que les planistes russes et américains, partis de conceptions diamétralement opposées, sont arrivés sur ce point aux mêmes conclusions.

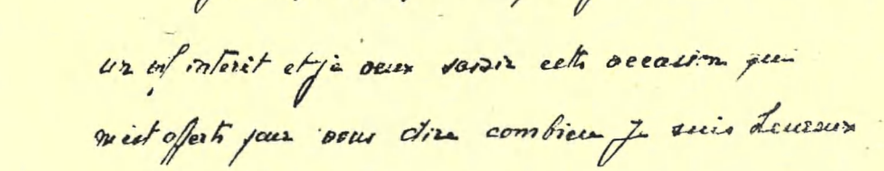
Ce que d'autres ont fait dans un but d'expansion économique, peut être arriverons-nous un jour à le réaliser au seul service d'une cause sociale.

Claude MARIN.

CE QUE NOUS AVONS VU DANS L'ÉCRITURE DU PRINCE

Nous craignons fort de nous heurter à une incrédulité générale, si nous affirmons que l'étude graphologique de quelques lignes de la main du Prince fût faite dans la plus complète ignorance de la personnalité de leur auteur. Dans l'état actuel de la science graphologique, d'ailleurs, le manque d'objectivité est beaucoup moins à redouter qu'il y a cinquante ans, et nous ne risquerions que dans une faible mesure de nous laisser entraîner par nos propres sentiments et de nous entendre accuser de partialité. Nous tenons cependant à souligner le fait que la signature du Prince ne nous fût livrée qu'après l'analyse complète d'une partie de la lettre sans quoi plusieurs traits de caractère, évidents pour tous, perdraient immédiatement leur intérêt de découverte.

Certains pourront être surpris de la liberté que nous avons prise, mais les rois, comme le disait Victoria, ont l'habitude de vivre au grand jour, et nous pensons que cette courte analyse, faite à une époque où nous n'étions pas encore convaincu de la vérité monarchique, est assez encourageante pour tous ceux qui poursuivent le même effort que nous.



L'écriture du Comte de Paris.

...« *L'auteur de cette lettre apparaît, dès l'abord, comme un homme remarquablement équilibré, à la fois sensible et prudent, idéaliste et rationnel. Il n'est ni utopique, ni imaginatif. Il a visiblement les deux pieds bien plantés sur la terre. Extrêmement simple dans ses goûts, sobre dans ses gestes et ses paroles, il a le sentiment du beau allié à celui du pratique. Il est souple d'esprit, diplomate et clairvoyant. Sa volonté est tenace, opiniâtre. Il ne se laisse pas arrêter par les accidents matériels, la douleur physique, les ennuis imprévus. Il possède un grand pouvoir sur les individus et se sait capable d'amadouer ses adversaires par son charme personnel et l'attrait de sa conversation. Il s'adapte avec facilité à tous les milieux, à toutes les situations. Esprit curieux, enquêteur, très avide de se documenter, il trompe aisément ses interlocuteurs par son air de fausse naïveté, de bonhommie, qui cache, en réalité, une admirable connaissance des individus. Très précis, exact matériellement, ordonné et classificateur, il est minutieux dans les détails, soucieux d'économie, d'éviter le gaspillage. On peut le juger parcimonieux même, tant est grand son désir de simplicité. Au contraire, sur le plan des idées, des réalisations, il voit très large et très loin. Autoritaire, il aime et sait se faire obéir sans effort. Il est scrupuleusement honnête, mais il ne se livre presque jamais et le fonds de sa pensée est un mystère difficile à percer. Il a beaucoup d'expérience pratique, une activité inlassable, une adresse enviable. Il aime protéger moralement les autres, les aider pratiquement. Il aime la nature, la peinture, les arts, en général, mais surtout les livres — c'est sans doute un bibliophile méticuleux. Il aime ce qui est sain et pur et redoute le paradoxe. Il envisage les conséquences de ses actes dans leurs moindres applications. Les hommes ont une faible influence sur lui, et le profit qu'il tire de leur contact doit être, en général, purement documentaire. Par contre, l'observation le passionne et il se trace sa ligne de conduite d'après le déroulement des événements et suivant sa propre expérimentation. Il ne modifie pas facilement son jugement parce qu'il le forme avec une extrême prudence, voire de la méfiance. Son esprit critique s'exerce à tout propos. Il semble très doué pour les langues étrangères.*

Dans l'ensemble il nous apparaît comme un exemple tout à fait exceptionnel de stabilité, d'équilibre entre le physique et le moral, de jeunesse de caractère et d'enjouement. Sa ténacité, son remarquable esprit d'équité doivent lui permettre de jouer, au milieu des conflits, les rôles d'arbitre et de pacificateur.

Régis-G. THOMAS.

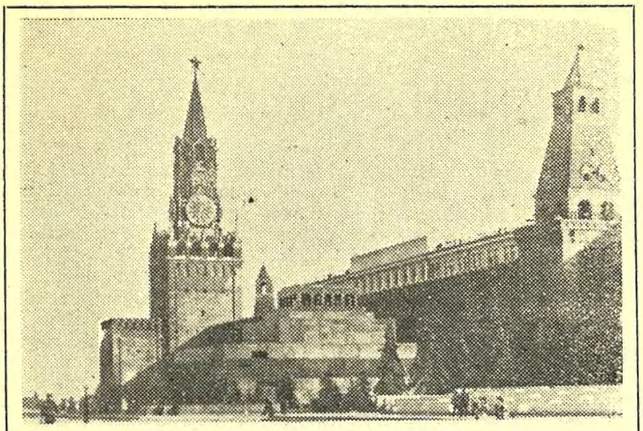
La Maison Royale de France

a pu remonter par actes diplomatiques à l'année 776, et c'est la seule famille dont la généalogie puisse franchir le IXe siècle. Elle est religieusement illustrée par douze béatifications (rayons de la Gloire Eternelle, a dit Bollandus). Elle a fourni, depuis le couronnement, le sacre et l'intronisation du Roi Eudes de France, grand-oncle paternel de Hugues-Capet, c'est-à-dire depuis l'année 888, elle a fourni trente-neuf Rois de France et quatre Empereurs d'Orient, sept Rois des Espagnes et douze Rois de Navarre, vingt-neuf Rois de Portugal et d'Outre-mer, vingt et un Rois de Naples et de Sicile, de Chypre d'Arménie, de Thessalonique et de Jérusalem, treize Rois de Hongrie, de Pologne et d'Esclavonie, d'Angleterre et d'Irlande, d'Aragon, de Valence, de Mayorque, etc. Elle a produit en tout quatre cent dix souverains dont cent quatorze Rois et sept Empereurs. Quand il n'y aurait dans la France que cette race Salique dont la splendeur étonne, nous pourrions, en fait de gloire, en remontrer à toutes les nations de la terre. Les principaux sujets de nos maîtres sont devenus Rois : ils ont conquis l'Apulie, l'Angleterre et la Syrie. Les princes du sang capétien régnaient souverainement, quand tous les Rois de l'Europe actuelle étaient encore des vassaux. Parmi cette famille, ou plutôt cette légion de Monarques, les uns ont été surnommés l'Auguste, le Saint, le Pieux, le Grand, le Courtois ou l'Affable, le Hardi, le Sage et l'Eloquent, le Victorieux, le Juste et le Bien-Aimé; les autres ont reçu les surnoms de Père du Peuple et de Père des Lettres. « Comme il est escript par blasme, a dit un chroniqueur, que tous les bons Rois seroyent aisement pourtraicts dans le rond d'un annel, il est juste à dire que les mauvais Roys y pourroient mieux tenir chez nous, tant leur nombre a toujours esté petit en la famille et lignée de Robert-le-Fort et de Robert-le-Pieulx. »

Extrait du manuscrit retrouvé parmi les papiers du Duc de Penthièvre, inventoriés par la municipalité des Andelys après la mort de ce dernier et la saisie de son mobilier, en 1793.

"POURQUOI JE

par Maurice W



La Mecque rouge : Le Kremlin.

Nous avons demandé à un jeune colonel F.F.I., M. W., de venir à la Mesnie nous dire pourquoi il est communiste. Les Mesniers se sont promis de l'écouter avec attention et de présenter leurs objections dans le plus grand calme.

Une bonne volonté de part et d'autre dans cette mise au point de convictions a dominé la soirée.

En voici quelques extraits :

M. W. a ouvert la conférence par une phrase de courtoisie en donnant ainsi le ton de cette réunion. Il dit aux Mesniers :

— Votre attitude vous fait honneur et c'est dans une atmosphère de confiance que je vais répondre à la demande qui m'a été faite.

— Nous pensons vous et nous avoir trouvé La Vérité, mais cette vérité nous savons qu'elle n'est pas la même. Pour nous, la vérité se conquiert chaque jour et si certains mots d'ordre du marxisme définissent une position précise sur un problème donné à un moment donné, il n'en est pas moins vrai que les dirigeants du Parti s'inspirent d'une ligne générale très vaste ayant pour base une étude approfondie de la vie sociale.

Cette ligne de conduite est axée sur un but lointain, dont la réalisation de la propriété collective ne sera qu'un stade.

A ce moment-là l'Etat politique et le nationalisme disparaîtront. Les hommes n'étant plus opposés les uns aux autres par des intérêts contraires, on pourra alors s'attacher au perfectionnement moral de l'homme, et l'Etat dans sa forme répressive n'aura plus lieu d'exister.

Un Mesnier. — Cette déclaration implique-t-elle qu'un chrétien ne peut être communiste ?

M. W. — J'estime qu'il est difficile à un chrétien d'être communiste. Le christianisme n'admet pas l'évolution perpétuelle du monde. Il a pu s'intégrer dans cette évolution et lui servir de palier nécessaire vers une civilisation supérieure, mais son rôle est terminé.

Un Mesnier. — Ainsi vous posez en principe que l'homme est bon et que les luttes ne viennent pas de sa nature même ?

M. W. — L'homme n'est ni bon ni mauvais, il n'est que le résultat de l'évolution de la matière au même titre que les plantes et les animaux; nous cherchons la forme sociale d'existence qui peut le rendre heureux, donc inoffensif.

Tel est notre idéal, si l'on peut employer, pour vous montrer nos horizons, ce terme que nous rejetons dans sa définition intégrale. Basé sur certains principes philosophiques, sur une certaine compréhension du monde, notre communisme est résolument matérialiste.

Car pour nous l'idéalisme ou le Spiritualisme est un principe stérilisant : les Individus se livrent à un Etre qui les domine et les entraîne vers l'inconnu, les détachant du monde réel.

Il devient accessoire de chercher à perfectionner ce monde dans lequel nous vivons. Considérer l'homme comme un être inchangeable obéissant à des lois immuables, c'est un principe qui freine l'évolution générale.

L'idée religieuse prêchant la résignation aux masses, était devenue au temps de Marx un moyen de paralysie sociale.

Nous considérons le monde comme une réalité qui a ses lois propres. Et l'homme doit y être maître de son destin.

D'ailleurs la science a gagné peu à peu sur la métaphysique. Il est vraisemblable qu'elle l'absorbera entièrement.

La preuve a été faite de l'évolution des êtres vivants. La morale n'a cessé d'évoluer et de s'adapter aux temps et aux lieux ; pourquoi n'en serait-il pas de même dans l'organisation des sociétés ?

L'idée du socialisme scientifique est née de cette constatation, et de son application au monde social. Marx et Ingels découvrent que l'évolution économique détermine les relations entre les hommes.

— Ainsi l'esclavage avait sa raison d'être et nous ne le considérons pas comme immoral en soi. Il fut une de ces étapes nécessaires dont j'ai déjà parlé, mais il a été brisé au moment où apparaissait une autre répartition du travail.

Un Mesnier. — L'abolition de l'esclavage n'est-elle pas en grande partie l'œuvre du christianisme ? L'édit de Constantin était basé sur le principe spirituel de la liberté de l'homme. Dans les pays qui n'ont pas encore été atteints par la révélation chrétienne il y a encore, à l'heure actuelle, des esclaves.

M. W. — On ne peut tenir compte de petits îlôts isolés, non gagnés actuellement par la civilisation.

D'ailleurs nous ne méconnaissons pas le rôle de l'Eglise dans le passé. Elle a pu aider à l'affranchissement des hommes à une époque où l'esclavage s'avérait inutile, tandis que de nouvelles organisations sociales économiques devenaient nécessaires.

De même, plus tard dans l'évolution humaine, les travailleurs de la terre ont eu besoin d'une protection. Leurs Seigneurs se sont trouvés être leurs défenseurs naturels. La Féodalité nous apparaît donc également comme un stade indispensable. Mais ce système s'est effondré à son tour à l'apparition du capitalisme bourgeois.

L'esprit d'indépendance de ces premiers bourgeois se développe peu à peu. Ils se groupent en Cités; s'enhardissent à faire une assez audacieuses prospection du monde.

Le commerce et l'industrie deviennent des forces avec lesquelles il faut compter. La nécessité de grouper les industries s'impose. C'est le stade des corporations.

Ici, M. W. s'excuse de brûler les étapes d'un exposé historique déjà très succinct.

Il fait allusion à la Révolution de 1789, *aux principes qu'elle met en vigueur et à la naissance d'une nouvelle classe jusque-là diffuse et inorganisée : le prolétariat.*

Le Parti Communiste ne prône pas la lutte des classes, mais se borne à constater son existence. Il estime que leur disparition est indispensable à l'amélioration du monde, comme la liberté matérielle de l'homme est une condition de sa liberté intellectuelle.

— Un siècle se passe, riche en découvertes scientifiques, leurs applications soulèvent des problèmes sociaux.

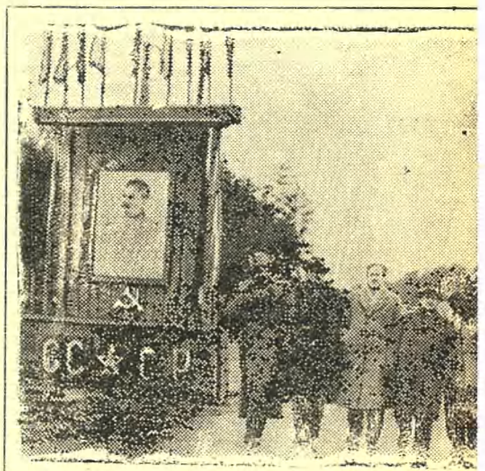
La classe qui est forcée de vendre sa force et son temps dans les usines prend conscience d'elle-même. Sensiblement renforcés en nombre, les prolétaires se groupent en syndicats. La lutte ne tarde pas à se porter sur le plan politique. Un parti socialiste se forme sous la direction de Jaurès.

Mais en 1914 éclate le conflit d'intérêts financiers extrêmement puissants, aboutissement de la lutte pour les marchés mondiaux. Il faut à tout prix des débouchés à l'étranger — la différence entre les salaires et prix de vente ne peut être comblée que par l'exportation. Il importe de couvrir les raisons véritables de cette lutte fraticide par des motifs nationaux.

Le sentiment de patrie est exalté (comme il le fut encore dans le dernier conflit), et il contribue à élever le sens de la lutte, en en masquant les véritables buts. Mais si cet appel aux armes de 1914 déçoit les socialistes par un apparent échec de leur doctrine, le capitalisme, qui est à la base de ce conflit, en sort de plus en plus vulnérable.

Le capitalisme, international par essence, mais national dans ses moyens d'exécution (l'Etat), ne peut survivre qu'en maintenant par la force le système actuel : l'asservissement des classes laborieuses. C'est le fascisme, dernier rempart du capitalisme.

Après la défaite de 1940 on a essayé en France d'adopter les principes hitlériens, de façon plus modérée en créant un Etat totali-



La Russie accueille les délégué de la Fédération syndicale mondia

LA MESNIE et ses " a

Deux vertus, deux forces, sont particulièrement recherchées parce que de leur oubli procède la somme de nos maux : la JUSTICE et la CHARITE.

— Justice d'abord : jeunes monarchistes nous nous rappelons que la « main de justice » est un attribut essentiel de la Royauté française. Reconnaître à chacun ce qui lui est dû (travail, salaire, repos...) ou les qualités qui sont siennes malgré des divergences de caractère ou d'opinions (pas de préjugé ni de parti pris) voilà qui est élémentaire et malgré tout oublié ou ignoré le plus souvent.

— A ceux qui ont une responsabilité sociale, si restreinte soit-elle que d'occasions se présentent de pratiquer la Justice !

— Intimement liée à la Justice est la CHARITE, c'est-à-dire l'AMOUR. Rien de fort, rien de durable ne se fait sans amour, que ce soit celui de Dieu ou celui des hommes, puisque nous savons que le second a autant d'importance que le premier. Si nous avons la volonté de refaire la France, c'est par amour des Français. Si nous acceptons les principes de base de la Monarchie, « fondée sur les principes de l'Evangile », nous devons répugner à toute méthode, à tout acte, à tout esprit s'inspirant de la haine ou du mépris.

— Si nous voulons ardemment et activement l'union des Français, il nous faut rechercher tout ce qui peut unir. Il est rare que, chez un adversaire politique, on ne trouve pas le point de contact qui permette d'envisager avec plus

SUIS COMMUNISTE "

, Colonel F.F.I.

taire dans son essence; sur le plan économique, on a vu naître les comités d'organisation.

On a même vu revenir au jour la vieille théorie du patron de droit divin.

Comment ne pas comprendre qu'une usine moderne dépend de toutes les conditions sociales qui l'entourent et qu'elle ne peut plus être dirigée et possédée par un homme seul ?

Il ne peut y avoir une forme de production collective en même temps qu'une propriété privée des moyens de production.

Ce conflit doit être résolu par une nouvelle organisation sociale à propriété collective, mais ce n'est qu'une étape parmi tant d'autres : le stade socialiste.

Pour franchir ce nouveau pas, il est encore nécessaire de s'appuyer sur l'Etat. C'est l'occasion même d'étendre son pouvoir. Nous arrivons au stade des nationalisations — quoique la lutte du prolétariat doive être à l'échelle mondiale (mêmes conditions pour tous les êtres humains, mêmes besoins, même but).

Si le Marxisme admet le fait des frontières, c'est parce qu'il est obligé de se soumettre pour un temps à leur réalité. Mais il vise, naturellement à établir une société mondiale.

Un Mesnier. — Si le principe de L'Internationalisme s'impose à vous, comment le conciliez-vous avec le patriotisme ardent dont vous avez donné la preuve, vous et vos camarades, contre les Allemands ?

M. W. — Tous les groupes humains ont le droit et le devoir de vivre. Ils n'admettent pas que des intérêts privés puissent les précipiter dans la ruine. C'est pourquoi les internationalismes, loin de fraterniser avec les Allemands, se sont jetés les premiers dans la bataille.

. Un Mesnier, — Et Thorez alors ? Comment expliquez-vous son « abstention » en 39 ?

M. W. — Je suis heureux de cette occasion que vous m'offrez de mettre fin à un pénible malentendu. Thorez n'a pas fui devant le devoir militaire, il a simplement devancé le mandat d'arrestation qui allait être lancé contre lui, pour se jeter dans la clandestinité, sachant qu'il aurait plus tard à reprendre son action au grand jour.

Un Mesnier. — Quelle a été la réaction des communistes français devant le pacte germano-soviétique ?

M. W. — Un grand désarroi — un peu d'incohérence a régné chez nous à ce moment-là.

Nous admirons profondément l'U.R.S.S. mais nous ne lui sommes pas inféodés. L'U.R.S.S. n'est pas une société communiste, mais socialiste. Sa réussite technique constitue pour nous un exemple vivant.

En résumé, la grande cause du Parti domine tout autre intérêt. Ses contradictions ne sont qu'apparentes, si l'on veut bien comprendre que la clef du système est dans la synthèse finale de l'abolition des classes et des frontières.

En cours de route telle position est adoptée temporairement qui nous rapproche plus sûrement du but.

Le dessein est de suivre l'évolution des masses d'assez près pour n'être jamais coupé d'elles.

De là vient parfois la nécessité d'un certain recul sur des positions de repli quand le Parti a fait un trop grand bond en avant. Le mot d'ordre est de se tenir à la tête des masses mais toujours dans le groupe.

Notre action n'en demeure pas moins révolutionnaire. Nous ne croyons pas, comme les S.F.I.O. que par composition, par mutuelles concessions, l'évolution se fera d'elle-même sans heurt.

Nous savons que le fascisme n'est pas vaincu tant que des intérêts économiques puissants existent et tirent les ficelles.

Nous saurons, en temps voulu, conjuguer l'action psychologiques avec l'action tactique pour faire éclater la chaîne capitaliste, là où le maillon se révélera le plus faible, afin de substituer à l'Etat capitaliste un état socialiste d'une forme nouvelle.

Une Mesnier. — Que pensez-vous de l'expérience soviétique ? Vous paraît-elle concluante ?

M. W. — C'est un succès certain, mais l'œuvre est loin d'être achevée. L'U.R.S.S. en est encore au stade de la création de l'Etat socialiste, réalisation qui a été prouvée par un relèvement étonnant depuis 1914.

Réussite technique également.

Partis avec des sujets intellectuellement très bas, les Soviets en ont sorti des cadres qui se sont montrés solides.

Un Mesnier. — Par qui ces cadres ont-ils été formés, si le nivellement doit se faire par le bas ?

M. W. — Il n'y a pas de nivellement par le bas. Il n'y aura jamais nivellement. « A chacun selon ses mérites ». Mais à l'arrivée dans le monde, il y a les mêmes chances pour tous. Egalité au départ. L'Etat doit avoir le pouvoir d'assurer du travail à tous. Il n'y a donc pas accumulation de profit individuel. L'équilibre étant établi entre le travail produit et le travail réparti, un état socialiste est un état sans crise économique.

Un Mesnier. — Comment l'Etat peut-il arriver à établir une statistique exacte ? Comment peut-il prévoir aussi minutieusement la production ?

Il faut des dirigeants, des statisticiens, des comptables d'une honnêteté absolue et d'une compétence illimitée.

La moindre erreur menace d'engendrer des excédents inutilisables, de créer des famines, En cas de guerre ? Comment régler d'avance la surproduction ?

M. W. — Il faut simplement que l'Etat soit indépendant de l'économie mondiale. L'équilibre se fera tout naturellement à l'intérieur de cet état socialisé. Ainsi les crises économiques n'auront plus de raison d'être.

Il en sera de même pour la guerre, quand le monde entier aura subi cette transformation. Elle n'aura plus de raison d'exister puisque ses causes économiques auront disparu.

Et, en manière de conclusion, M. W. ajoute :

Nous nous rapprochons chaque jour de ce lointain destin que nous entendons forger nous-mêmes et réaliser **par la Force** si cela est nécessaire.

Si nos conceptions sont exclusivement matérialistes, nous croyons que le perfectionnement de la société est un idéal pour lequel nous sommes capables de souffrir et de mourir. Nour l'avons prouvé.

Et si, ce soir, vous m'avez demandé de vous exposer mes convictions, sans pouvoir les partager; du moins, dans notre désir d'améliorer le sort de l'humanité, sommes-nous capables de nous estimer.

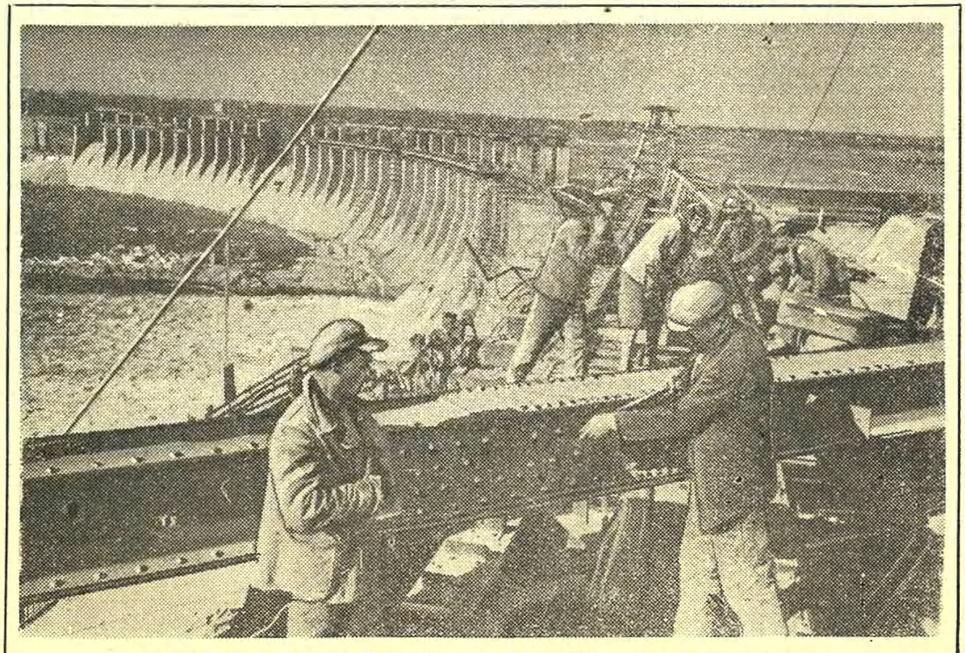
lversaires politiques "

de sérénité les divergences pour les aplanir dans la mesure où les principes fondamentaux ne sont pas mis en danger. Un irréductible doit reconnaître en vous, au delà de toute opposition doctrinale, de braves gens et de « chics types ». Or, le danger est grand, pour un monarchiste bien calé dans ses principes, de regarder avec hostilité ou condescendance celui dont le seul tort est d'avoir une opinion autre que la sienne. La charité c'est descendre de son piédestal, c'est couper court à l'égoïsme et à la vanité, c'est répondre avec calme aux objections, se montrer courtois à l'égard des adversaires, c'est aider tous ceux qui souffrent.

— Il est à peine besoin de souligner que la vie d'équipe constitue, sur ce chapitre, un excellent moyen de « rôder » les personnalités agressives ; à l'extérieur, des contacts individuels ou collectifs avec des adversaires politiques de bonne ou de mauvaise foi auront un résultat heureux. Nul ne contestera qu'une longue habitude seule permettra de rester attaché à des principes gardés intacts et, en même temps, à la plus parfaite estime à l'égard de l. '« adversaire ».

— Ceci vaut pour tous. Chacun, dans sa vie, a le devoir de rechercher ces vertus qui sont des forces et de les faire passer dans la pratique. Le vrai bonheur personnel et le bien général sont en grande partie à cette condition.

LA MESNIE.



L'U.R.S.S. au travail : Reconstruction du célèbre barrage du Dniepr.

PANORAMA DE LA PRESSE JEUNE

HEURS ET MALHEURS DE LA QUATRIEME REPUBLIQUE

A peine la Quatrième République a-t-elle vu le jour que, déjà les crises gouvernementales se multiplient. Si cela continue sur ce rythme, il nous faudra bientôt leur consacrer toutes nos revues de presse !

Si, au moment de la crise de novembre, nous avions noté combien les journaux de la jeunesse y avait consacré peu de place, il n'en est pas de même aujourd'hui. Le départ du Général de Gaulle et la constitution du nouveau ministère ont eu le plus grand retentissement dans tous les journaux dont nous rendons compte ici.

L'AVANT-GARDE s'est particulièrement distinguée par ses violentes critiques du gouvernement sortant, sans doute parce qu'elle espérait voir ce constituer un ministère communiste. Car, dit-elle,

les jeunes savent qu'ils n'ont pas de motifs de le redouter; au contraire, ils savent que plus nombreux les communistes seront au gouvernement, et plus vite la patrie sera relevée et retrouvera sa place de grande puissance.

— Mais, la candidature de Maurice Thorez ayant été écartée, l'AVANT-GARDE baisse le ton et se contente de saluer avec satisfaction le départ des techniciens. Elle conclut :

Enfin combien ne pas nous réjouir de voir Maurice Thorez, à qui la France doit la victoire du charbon, promu au poste de Vice-Président du Conseil ? Notons que le premier geste de Maurice Thorez, en cette qualité, a été d'adresser aux enfants et aux Jeunes de France, une magnifique allocution à l'occasion de l'inauguration du patronage laïque de Joinville-le-Pont.

Tel qu'il est le ministère peut accomplir un excellent labeur.

JEUNESSE est beaucoup plus modéré à l'égard du Général de Gaule. Aucune « flèche rouge » ne lui est décochée. Il triomphe plus modestement, mais couvre naturellement de fleurs le nouveau ministère socialiste :

Parce que l'on est resté sourd à nos appels, les difficultés se sont accumulées. Le nouveau ministère n'a pas craint de mettre le pays directement en face de ses responsabilités et de lui montrer la route à suivre. Nous y rencontrerons des obstacles, nous ne nous dissimulons pas l'importance des efforts et des sacrifices qui seront exigés, mais lorsque le gouvernement manifeste sa volonté d'aboutir, nous pouvons l'assurer que celle-ci sera étayée par notre compréhension et par notre volonté.

Le **REVEIL DES JEUNES,** suivant son habitude, lui emboîte le pas allègrement tout en insistant sur la précarité de la nouvelle démocratie :

Le chemin est tortueux, les écueils seront nombreux. La réaction n'a pas désarmé. Les partisans du pouvoir personnel comptent sur la faiblesse et l'indécision du nouveau gouvernement pour nous imposer, au moment propice, « un sauveur ». Pour faire échec à leur calcul, il faut que le gouvernement prenne des mesures rapides, aux effets immédiats. Ce sont les deux partis ouvriers qui assumeront désormais la plus grande responsabilité.

Espérons que le gouvernement actuel qui est l'expression directe de la Constituante, triomphera. Ainsi la France aura la plus grande chance de pouvoir conserver la démocratie parlementaire, menacée par les courants chauvins et réactionnaires. Alors le chemin sera libre pour la marche en avant vers le socialisme.

ESSOR, dont nous attendons toujours qu'il précise sa ligne politique, nous donne, cependant, sous la signature de Stéphane Sinclair, des éditoriaux substantiels, dont nous extrayons ce passage :

Merci, M. Auriol... Merci d'avoir fait la lumière et tracé la voie du salut. Merci d'avoir proclamé, dans votre discours inaugural de la Présidence de la Chambre, qu'il fallait rendre la voix à l'opposition minoritaire, afin d'empêcher à tout prix l'opposition au sein de la majorité. Merci. Car votre peur est votre espérance... (Mais) le Parlement ne sera même pas sauvé par l'anti-parlementarisme. Les vérités désagréables ne sortiront pas des lèvres factieuses,.. Entre la France et le redressement de la France, il n'y a que vous.

VOIX UNIVERSITAIRES, d'une bonne tenue, inaugure une chronique politique d'une belle objectivité. Après avoir constaté qu' « une révolution n'est pas chose facile... en régime démocratique », l'organe des étudiants catholiques étudie, dans son numéro du 15 février, la position du M.R.P. De cette intéressante analyse, retenons les lignes suivantes.

On est amené à regretter parfois, dans le M.R.P., un manque de fermeté dans les idées, de lucidité et d'analyse, tout cela drapé dans une somptueuse réthorique. Par réaction encore contre le pessimisme des milieux de droite, on s'ennorgueillit d'un optimisme qui tient souvent plus du refus de creuser les problèmes que d'un effort viril pour les résoudre. On regrette que ce parti n'ait jamais fait de retours sur lui-même que pour se proclamer le parangon de toutes les vertus.

UNE NOUVELLE VAGUE D'ANTICLERICALISME

C'est encore **JEUNESSE**, bien décidé à ne pas se laisser dépasser par ses confrères d'extrême-gauche, qui a fait le plus large écho aux mesures anticléricales qui ont suivi la composition du nouveau gouvernement. Deux articles récents dénoncent avec vigueur le « péril clérical ». Sous le titre « **Les cléricaux contre l'école laïque** », **JEUNESSE** écrit:

Un scandale mal connu et qui n'a que trop duré : celui du maintien — plus ou moins officiel — des aumôniers et par conséquent des cours d'instruction religieuse dans les établissements d'enseignements secondaire de l'Etat, y compris dans les établissements d'externat.

En vertu de quelle continuité politique a-t-on maintenu cette mesure prise par le gouvernement de Vichy et parfaitement incompatible avec le principe de la laïcité de l'Etat et de l'école publique ?

Il est pourtant vrai que les aumôniers jouissent d'un prestige et d'un respect que bien des professeurs n'ont plus auprès de leurs élèves. Habileté ? Concurrence ? En tout cas, fait vérifiable et désagréable pour ceux qu'il atteint.

Enregistrons cet aveu, avec une satisfaction non dissimulée, et remercions **ESSOR**, qui, dans un important article de Jean-François Noël, répond à **JEUNESSE.**

Nous reviendrons sur ce débat dans un de nos prochains numéros.

LES JEUNESSES SOCIALISTES ET L'ACTION DIRECTE

On sait la part que prirent les Jeunesses socialistes aux bagarres du C.R.F.P. dont nous rendons compte en page 2.

Dans son numéro du 14 février, **JEUNESSE** (toujours lui !), se glorifie de cet « exploit » et proclame :

Les Jeunesses Socialistes se substituant aux autorités compétentes ont pris sur elles d'interdire toutes les manifestations des anciens admirateurs de Pétain, de tous ceux qui clament à qui veut bien les entendre leur intention d'assassiner la République.

Aujourd'hui, animée par sa jeunesse, la classe ouvrière secoue enfin sa torpeur. Elle pare au plus urgent et entend mettre à la raison ceux qui menacent ses libertés.

Demain, la classe ouvrière emploiera à nouveau la seule arme dont elle dispose :

L'ACTION DIRECTE

Et si l'on n'empêche pas ces gens d'utiliser les libertés démocratiques pour pourfendre la démocratie, NOUS CONTINUERONS A PRENDRE LES MESURES QUI S'IMPOSENT.

« POINT DE LIBERTE POUR LES ENNEMIS DE LA LIBERTE », a dit Robespierre.

Que partout, nos J.G.S. s'organisent. Nos camarades allemands et italiens ont longtemps hésité à répondre à la violence. Ils l'ont payé cher. Mais nous, nous saurons couper le mal à la racine.

Le moment est venu pour tous les groupements de la jeunesse laïque et antifasciste, SANS EXCEPTION, de faire l'unité d'action.

LE MOMENT EST VENU, POUR NOUS, J. S., D'ORGANISER NOS GROUPES DE JEUNES GARDES. Partout, il faut traquer, pourchasser, malmener les fascistes et autres « camelots du roi », jusqu'à ce que le pouvoir républicain se décide enfin à tourner contre eux son appareil répressif.

NOUVEAU REGIME, organe du Centre Royaliste de Formation politique, ne se laisse pas intimider par cette tapageuse déclaration de guerre. Sagement, il se refuse à adopter, pour son compte, ces méthodes incompatibles avec l'esprit monarchiste, ainsi qu'en témoigne son éditorial :

FASCISME PAS MORT !

On aurait pu croire qu'avec la Libération et la déroute des hordes teutonnes, certaines méthodes de « discussion politique », la matraque du S.S. et l'huile de ricin du fasciste, auraient disparu de la vie politique française.

Les marxiste sont venus nous rappeler, l'autre jour, qu'il n'en était rien et que, dans ce domaine aussi, les espoirs nés de la Libération ont été déçus.

Sans provocation, sans même le moindre prétexte, ils ont attaqué à trois contre un les auditeurs de notre huitième conférence de philosophie politique qui n'avait aucunement pour but, quoi qu'en dise une presse pourrie, de commémorer le 6 février.

Ils ont maltraité des femmes, blessé des vieillards, roué de coups des mutilés de la Libération et de la campagne d'Allemagne.

Le Centre Royaliste de Formation Politique, qui a toujours manifesté la plus grande courtoisie à l'égard de ses adversaires, réprouve ces mœurs hitlériennes parce que la Cause qu'il défend, lui, n'a pas besoin d'arguments « frappants » pour triompher.

⁂

Ce refus de la violence, qui est également la position fondamentale de la Mesnie, est tout à l'honneur de nos camarades et nous les en félicitons.

L'importance des événements politiques nous a contraints de spécialiser, pour cette fois, notre revue de presse, qui porte sur les deux derniers mois. Nous devons donc remettre à notre prochain numéro la revue des publications monarchistes, que nous avions l'intention d'inaugurer ici. Ne tardons pas, cependant, à remercier **VOIX ROYALE** qui, dans son dernier numéro, a cité en bonne place notre « Courrier de la Mesnie ».

CENTRE D'ETUDES ET DE DOCUMENTATION

Sommaire des feuillets 20 *et* 21 :

Editorial : Après la nuit.
Forces en présence.
Etudes : Perspectives agricoles.
France et Syrie.
La réforme de l'enseignement et le plan Langevin.

Sommaire des feuillets 22 *et* 23 :

Editorial : Que croire ?
L'étatisation de la Médecine.
L'ère atomique.
Perspectives et bilan de notre commerce extérieur.
Procédés fascistes (documents sur les incidents du Quartier Latin).
Le baptême de la Princesse Chantal de France...

Les adhésions (300 frs, 1.000 frs, etc...) sont reçues au siège, 9, rue d'Artois, Paris-7e. ELY. 50-16.

au royaume de l'esprit

Les livres

CHARLES V
de J. Calmette

Au moment où tout le monde parle de relèvement et de redressement, sans d'ailleurs qu'aucun changement sérieux en résulte, il nous semble souhaitable de lire et de recommander la lecture du « Charles V » de Joseph Calmette, que vient d'éditer Arthème Fayard dans sa collection « les Grandes Etudes historiques ».

Nous sommes en 1356. Les premières campagnes de la guerre de Cent Ans ne nous ont pas été très favorables. La grande peste de 1348-1349 a causé de terribles ravages dans toutes les classes de la société, et même parmi les membre de la Famille royale. En outre, le roi Jean vient d'être fait prisonnier à Poitiers. La France n'a plus de roi, plus d'armée, la maladie décime les populations. L'Anglais se répand partout et ravage notre territoire, la charrue chôme, la poduction s'arrête, le ravitaillement des centres devient un problème quotidien, les caisses de l'Etat sont vides... On se croirait en 1944.

Deux solutions sont possibles : ou bien faire du neuf, sinon du raisonnable, avec Etienne Marcel et Robert le Coq, ou bien, en l'absence du roi Jean retenu à Londres, restaurer la monarchie avec le dauphin Charles. Faire du neuf avec le prévôt des marchands de Paris et l'évêque de Laon, c'est instituer en France un régime repésentatif et parlementaire : ce sont les Etats Généraux de 1347. C'est la grande Ordonnance, la Révolution parisienne, c'est le pouvoir royal bridé, limité, la monarchie réduite à un rôle de figuration... C'est aussi un échec, comme le fût toute tentative de parlementarisme en France. Restaurer la monarchie, pour le dauphin Charles, c'est revenir aux grands principes d'autoité et de justice qui avaient fait la force des premiers Capétiens, et c'est le début d'un grand règne, l'un des plus grands de notre histoire nationale, celui de Charles V que la postérité nommera « le Sage ».

Ce règne est caractérisé dans son ensemble par le sens et le goût de la mesure. Régent d'abord pendant la captivité de son père, roi ensuite, Charles V fait preuve à tous moments d'un excellent équilibre de qualités moyennes, servi par une méthode consciente, réfléchie, synthèse de tous nos rois Capétiens dont aucun, certes, n'a été un génie, mais qui tous ont eu le souci de « raison garder » et qui, en définitive, ont fait la France.

Ce règne est éminemment méthodique. Charles V a su conserver toujours ce don de sérier les questions qui n'est que l'application consciente de l'art de l'à-propos. Son sens de l'oppotunité qui l'a tant servi pendant la Révolution parisienne, lui sera toujours profitable.

Ce règne enfin est un règne bienfaisant. La France ne peut demeurer en l'état où l'a laissée la victoire du Plantagenet. Il faut qu'elle se reconstruise, moralement et matériellement. Il faut la guider d'une main sûre et apaisante pendant sa convalescence, et rétablir dans cet organisme, si rudement secoué, la stabilité indispensable à tout relèvement. Charles V sera le médecin admirable qui observe, qui réfléchit, qui ignore la hâte et le découragement. La lenteur d'un effort laborieux et tendu ne le rebute pas. Il sait attendre et choisir l'heure de l'action. Et la cure réussit complètement. La Fance est remise d'aplomb grâce à l'administration diligente du sage roi.

Aujourd'hui, le parallèle nous semble flagrant. Il faut choisir dès maintenant entre l'impuissance d'un régime qui ne rappelle que trop la faillite d'un Etienne Marcel, et le règne réparateur que pourrait être demain celui d'Henri VI... Les principes Capétiens, aujourd'hui comme au XV^e siècle, sont toujours valables.

André GROSSET.

★

La musique

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE DU FOYER DES ARTS CONTEMPORAINS

plaçait sa *neuvième soirée musicale, le 26 février*, sous le plus pur signe fauréen.

Après que le Maître Florent Schmitt eut évoqué, en termes émus, le souvenir et l'œuvre de celui qui fut son inspirateur et son ami, Pierre Bernac prêta sa voix magnifique aux mélodies les plus caractéristiques de Gabriel Fauré.

L'orchestre lui-même sut donner l'ampleur et la pureté qui convenait au *Nocturne* du vieux Maître, et mettre en valeur l'étonnante richesse de la *Janiana* de Florent Schmitt.

C'est encore à Pierre Bernac, serviteur fervent de nos meilleurs compositeurs contemporains, que nous dûmes une interprétation rare des mélodies délicates que Francis Poulenc composa sur des poèmes d'Apollinaire.

Les *Complaintes du Soldat*, d'André Jolivet, plus difficiles à défendre, doivent à leur interprète d'avoir finalement conquis un public d'abord réticent. Et les commentaires savoureux de Tony Aubin, cachant leur érudition sous une verve plaisante, donnèrent à cette intéressante soirée son véritable caractère : initier le grand public aux œuvres les plus marquantes de la musique française contemporaine.

Par cette formule originale, l'orchestre de Michel Blin s'est attaché à remplir une tâche nécessaire, et qui doit être comprise et encouragée.

Déjà, le succès couronne ses efforts. Il nous est particulièrement agréable de dire combien il est mérité.

François CHATEL.

MUSIQUE A QUART DE TON

Le 11 novembre dernier, nous étions conviés à un concert d'œuvres de M. Ivan Wyschnegradsky, basées sur une échelle de 24 degrés par octave, obtenue par un décalage de l'accord des deux pianos. Alors que deux de ces instruments étaient au diapason normal, deux autres étaient accordés un quart de ton plus haut. Pendant plus d'une heure, ces quatre pianos nous ont fait entendre une musique destinée à affiner la sélectivité réceptrice de l'oreille, mais qui, en fait, produit plutôt l'effet contraire.

Un conférencier nous avait annoncé qu'on a d'abord l'impression de casseroles désaccordées, et que peu à peu, l'esprit d'analyse aidant, on entrevoit des richesses insoupçonnées. Nous avouons avoir subi une évolution inverse : d'abord étonné de la multiplicité des sons, que nous percevions par un effort soutenu d'attention, nous nous sommes fatigués ensuite, et par une sorte d'abandon, avons fini par admettre, comme on admet lâchement un à peu près pas très propre...

Nous reconnaissons quelque vertu au procédé, quand il s'agit d'une mélodie non accompagnée, présentant successivement des degrés hyperchromatiques; mais dès qu'il y a harmonie, cette harmonie, trop civilisée, devient du coup bien barbare ! On arrivait déjà à des dissonances plus que suffisantes en se contentant du demi-ton ! Il faut dire, pour être juste, que M. Wyschnegradsky fait preuve d'invention, d'une poésie indéniable et d'une belle sincérité dans ses recherches. Mais on se demande si le quart de ton ajoute quelque chose à l'efficacité de son message.

G. L.

Le théâtre

LA FOLLE DE CHAILLOT
de Jean Giraudoux

Eh ! bien non, ce n'est pas ce que l'on croit que c'est.

Il y a loin de Chaillot à l'Hellade et l'extralucidité, à l'égard du « mec 45 », de ce grand rêveur que fut Jean Giraudoux, nous entraîne évidemment assez loin des authentiques champions — Mercure à part ! — des tout premiers jeux olympiques.

Car *La Folle de Chaillot* est une comédie satirique dont l'ironie fustige, moins légère que dans le *Supplément au voyage de Cook*, plus cruelle que dans *L'Impromptu de Paris*, d'autant plus aiguë que, par un évident et « canular » parti-pris de simplicité, l'équilibre est assuré grâce au pesant d'or des humbles, des libres et des « folles » tels que Jean Giraudoux, ce prince, les aimait ou du moins les rêvait pour pouvoir les aimer mieux encore...

Autour d'un sujet qui diffère de tous ceux précédemment choisis par lui, scintillent les facettes, comme disent nos amis anglais, d'un des esprits les plus richement ornés et d'une des plus universelles intelligences dont l'humanité porte encore le deuil. Et notre émotion fut grande de baigner à nouveau, au lever du rideau, dans cette atmosphère qu'accusent, dès les premiers mots, le style conféré à un texte et cette lumière azurée, comme aérée, si exactement caractéristique du plateau de l'Athénée...

Au premier acte, nous sommes place de l'Alma (à deux pas de l'héroïque comédie des Champs-Elysées où *Siegfried*, il y a plus de vingt ans, inaugurait la brillante carrière d'auteur dramatique que l'on sait !) à la terrasse du bar Francis, édifiée en transparence et posant à peine sur l'azur des ciels de Jouvet, tandis que, au deuxième acte, le dais du lit de velours cramoisi se dresse dans la caverne souterraine où la « Folle », qui veut protéger Chaillot de la louche entreprise d'une prospection de pétrole (voilà ce dont il s'agit et non de politique !), juge et punit les méchants affairistes, après les avoir fait défendre à son tribunal improvisé, paradoxalement, par Louis Jouvet, l'inoubliable et truculent avocat-chiffonier en haillons. Il faut dire la somptueuse fantaisie de ces décors, d'une réalisation sans nul doute moins problématique que les costumes d'époque 1900 nécessaires à une troupe de plus de quarante personnages, et toute la grâce poétique dont Christian-Bérard les a parés.

La mise en scène de Jouvet nous restitue ce rythme qui lui est propre qu'il met au service d'un verbe auquel il serait puéril et malhonnête de vouloir ajouter de l'esprit et qu'on dépouille trop souvent, ailleurs, de son aisance et de sa fluidité !...

Louons l'ardente jeunesse de Monique Mélinard, Irma la plongeuse, l'accent d'originalité qui caractérise Lucienne Bogaërt, Joséphine la folle de la Concorde, le charme étrange de Raymone, Gabrielle la folle de Saint-Sulpice, la cocasse instabilité de Marguerite Mayane, Constance la folle de Passy, et les heureuses compositions, notamment, de Auguste Boverio, Félix Oudart, Georges Baconnet, Maurice Lagrenée, Martial Rèbe, René Besson...

Après avoir témoigné de son étonnante fantaisie, de son autorité sensible et de cette intelligence des textes qui marquent son talent de grande comédienne, Marguerite Moréno dit au public, en cette soirée de retrouvailles, le nom cher dont notre cœur n'avait pas perdu la résonance...

Quant à Louis Jouvet, sourcier d'un art dramatique giralducien qui lui doit d'exister, et mainteneur d'une pensée qui, dès le premier jour, s'était confiée à lui, nul ne le nomma à la fin du spectacle... pour ce que, rentré d'une longue et prestigieuse tournée d'art français, il jouait de nouveau pour la première fois, ce soir-là, enfin chez lui.

Claude CEZAN.

La Vie de la MESNIE

Il y a vingt ans mourait Mgr LE DUC D'ORLÉANS

Né le 6 février 1869, Mgr le duc d'Orléans, arrière-petit-fils du roi Louis-Philippe et fils du Comte de Paris, est mort à Palerme le 28 mars 1926.

— Il avait fait ses études au Collège d'Eu puis au Collège Stanislas. Il préparait l'examen d'entrée à Saint-Cyr lorsque, le 22 juin 1886, fut promulguée la « loi d'exil ». Le jeune prince prit, avec son père, le chemin de la terre étrangère. Mais en 1890, lorsqu'il atteignit ses 21 ans il se présenta dans un bureau de recrutement de la Seine et y réclama le droit d'accomplir son service militaire.

— Arrêté et conduit à la Conciergerie, le prince fut condamné à deux ans de prison, interné à Clairvaux et gracié quelque temps après. Ne pouvant être soldat en France, il s'inscrivit à l'école militaire anglaise de Sandhurst, y conquit le grade de sous-lieutenant et prit part aux campagnes de l'Himalaya et d'Afghanistan. Après quoi, renonçant à la carrière des armes, il s'adonna aux voyages d'exploration et parcourut le monde entier.

— En 1914, il cherche de nouveau à servir sa patrie, mais la loi est formelle et on lui refuse même l'accès des armées alliées, celles-ci combattant sur le territoire français. Accablé, il vit en ermite à Londres. Dès la paix, il reprend sa vie errante et tente de pénétrer au centre de l'Afrique. C'est au retour d'une exploration au Soudan qu'il dut s'arrêter en Sicile, atteint par une pneumonie. Et il y mourut peu après, serrant dans ses mains le coffret de terre française qui ne le quittait jamais.

— Sa vie douloureuse et ardente fut celle d'un prince de très haute allure enflammé d'un patriotisme vibrant qui, pendant quarante années, n'a cherché qu'à servir la France.

La «Loi d'exil»

Loi relative aux membres des familles ayant régné en France

(*Journal Officiel* du 23 juin 1886)

Le Sénat et la Chambre des Députés ont adopté,

Le Président de la République promulgue la loi dont la teneur suit :

Article premier. — Le territoire de la République est et demeure interdit aux Chefs des Familles ayant régné en France et à leurs héritiers directs, dans l'ordre de primogéniture.

Art. 2. — Le Gouvernement est autorisé à interdire le territoire aux autres membres de ces Familles. L'interdiction est prononcée par décret du Président de la République rendu en Conseil des Ministres.

Art. 3. — Celui qui, en violation de l'interdiction, sera trouvé en France, en Algérie ou dans les colonies, sera puni d'un emprisonnement de 2 à 5 ans. A l'expiration de sa peine, il sera reconduit à la frontière.

Art. 4. — Les membres des Familles ayant régné en France ne pourront entrer dans les armées de terre et de mer, ni exercer aucune fonction publique, ni aucun mandat électif.

La présente loi délibérée et adoptée par la Chambre de Députés et le Sénat, sera exécutée comme loi d'Etat.

Par le Président de la République :
Jules GRÉVY.

Le Garde des Sceaux,
Ministre de la Justice :
DEMOLLE.

Le Ministre de l'Intérieur :
SARRIEN.

S.P.I. - Imp. 27, rue Nicolo, Paris

L'exiguité de cette page est particulièrement sensible en ce moment où la Mesnie prend un développement de plus en plus considérable. Nous espérons pouvoir augmenter notre format dès le numéro d'Avril.

Nous devons nous borner, aujourd'hui, à signaler la constitution de nombreux groupes d'amis, notamment à Nantes, Quimper, Caen, au Havre, à Rouen, à Evreux, Coutances, Châlons-sur-Marne Lyon, Marseille, Toulouse, Montpellier, au Mans, à Laval, etc...

La Mesnie de Paris

A Paris, les Mesniers se réunissent régulièrement en séances d'études et de travail. Nous devons nous borner à signaler les principales conférences et cérémonies du mois.

Le 21 janvier, la Mesnie a participé activement aux cérémonies commémoratives de la mort de Louis XVI

Le 25 janvier, un éminent spécialiste des questions américaines traita devant nous ce sujet peu connu : *L'Amérique et la notion d'élite.*

Il n'y a nulle incompatibilité entre la notion de démocratie américaine et la notion d'élite. La société américaine est, en effet, tout entière fondée sur l'idée de clan. On peut presque dire que la communauté américaine a pour origine des « Mesnies » dont le rôle demeure très important et prend même un aspect nouveau avec l'influence grandissante du courant chrétien. (Nos amis trouveront le texte intégral de cette intéressante conférence dans l'un des prochains feuillets du Centre d'Etudes et de Documentation).

Au cours de la même réunion un de nos amis de Boulogne vint nous donner un aperçu extrêmement vivant de la situation de notre grand port et des conditions actuelles de la Reconstruction. Nous consacrerons un très prochain article à cette question.

Le 8 février, la Mesnie recevait un éminent écrivain monarchiste qui voulut bien nous exposer « *la condition des lettres et des arts dans la France d'aujourd'hui* ». Cette conférence fut suivie d'un échange de vues des plus fructueux où l'Existentialisme de M. Sartre et la peinture de Picasso furent mis à rude épreuve. Avec le même souci d'objectivité qui préside à toutes nos études, nous nous sommes efforcés loyalement de comprendre les tendances les plus éloignées de nos propres conceptions et nos amis ont tiré de cette confrontation bien des enseignements dans un domaine où il est difficile de se former un jugement sain. C'est, sans aucun doute, une formule à généraliser.

Le 10 février, date anniversaire du vœu de Louis XIII, une messe fut célébrée aux intentions de la Mesnie qui y assisait en corps. A l'issue de la Messe, Jean-Guy, Mesnagier de France, lut l'acte de consécration de la Mesnie à Notre-Dame. Puis, il fut procédé à trois Allégeances et à la nomination du Mesnieur de la Mesnie de Saint-Germain-en-Laye.

La matinée se termina, suivant la saine tradition mesniale, par une heure de « plein air » complément indispensable à la formation des esprits et des cœurs.

LE COURRIER DE LA MESNIE

désire servir de lien entre tous les jeunes monarchistes ou non, qui s'efforcent de penser « français et chrétien ». Dans cette intention, il sera toujours heureux d'accueillir les suggestions et les articles : études, échos, reportages, etc., que ses lecteurs et amis voudront bien lui soumettre.

Bulletin Intérieur de la « Mesnie » (association déclarée, régie par la loi de 1901).

éphémérides

6 *mars* 1429. — Jeanne d'Arc venant de Vaucouleurs, arrive à Chinon, où réside Charles VII.

8 *mars* 1429. — Jeanne d'Arc est introduite auprès de Charles VII.

10 *mars* 1793. — Soulèvement de la Vendée.

13 *mars* 1372. — Naissance, à Paris, de Louis, duc d'Orléans, deuxième fils de Charles V, aïeul de Louis XII et tige de la branche des Valois d'Orléans et d'Angoulême.

22 *mars* 1429. — Jeanne d'Arc adresse aux Anglais une lettre dans laquelle elle les somme de quitter la France.

25 *mars* 1267. — Devant une nombreuse assemblée de barons, Saint Louis expose les raisons qui militent en faveur d'une nouvelle Croisade.

30 *mars* 1349. — La souveraineté du Dauphiné est transférée au prince Charles, fils de Jean le Bon. Le futur Charles V le Sage est le premier prince de France à porter le titre de Dauphin.

31 *mars* 1547. — Mort de François 1er à Rambouillet.

Aux jeunes filles royalistes

Amies monarchistes,

Vous avez suivi avec intérêt l'action sans cesse grandissante de la Mesnie, peut-être en regrettant de ne pouvoir y participer.

Jusqu'à maintenant, en effet, rien n'avait été envisagé sur le plan féminin. Aujourd'hui, cette lacune est comblée. Un groupement de jeunes filles vient d'être constitué, dont l'organisation et les travaux sont adaptés à leurs caractères propres, dans la recherche commune d'un même but.

Vous donc qui cherchez à apporter votre aide à l'œuvre magnifique de la Restauration monarchique, venez à nous.

Nous avons besoin d'éléments dynamiques, jeunes, dévoués. Nous souhaitons des enthousiasmes qui ne se laissent pas abattre par les difficultés inévitables.

Il va sans dire que nous avons déjà l'appui sans réserve de la Mesnie et que notre tâche en sera grandement facilitée.

Jeunes filles royalistes et sympathisantes, mettez-vous sans plus tarder en rapport avec nous, en écrivant dès aujourd'hui à

LA MESNIE
(Groupement des jeunes filles)
11, faubourg Montmartre, Paris IXe.

A NOS LECTEURS

La Mesnie ne vit que par les souscriptions volontaires de ses membres et de ses amis.

Si notre idéal est le vôtre ; si nos efforts vous intéressent ; si le « Courrier » a su gagner votre sympathie, donnez-nous les moyens de poursuivre notre action, donnez-nous les moyens d'améliorer sans cesse notre « Courrier » et pour cela :

SOUSCRIVEZ !

en adoptant l'une des trois formules suivantes :

Membre souscripteur, 100 francs.
Membre donateur, 200 francs.
Membre bienfaiteur, 500 francs.

Adressez toutes vos demandes à :

« LA MESNIE »,
11, Faubourg Montmartre,
Paris (9e)
C.C.P. 5320-75, Paris.